

## Article

---

« Toujours vivant, toujours secret »

Claude Martin

*Études littéraires*, vol. 2, n° 3, 1969, p. 289-303.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500093ar>

DOI: 10.7202/500093ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## TOUJOURS VIVANT, TOUJOURS SECRET...

claudio martin

*Pour S.*

André Gide est devenu un auteur difficile. Non point au sens où le public d'il y a soixante ans avait peine à pénétrer l'œuvre d'un écrivain « éminemment ésotérique et cénaculaire<sup>1</sup> » ; c'est au delà de sa gloire, au delà d'une longue période d'audience large et profonde, que l'œuvre de Gide est maintenant *devenue* d'un accès curieusement difficile. Voilà seulement quelque vingt années, un lycéen de la province française pouvait juger « difficile » la lecture de Proust, tandis qu'il entrait de plain-pied dans celle de Gide — qu'elle lui fût ou non signalée, c'est une autre question, comme « dangereuse »... Aujourd'hui, pour la plupart des jeunes gens, la saison vient où il découvre la *Recherche* et entreprend, sans grand dépaysement, le long voyage au bout de l'univers proustien : l'œuvre a progressivement formé, transformé l'esprit des générations successives, au point qu'il semble qu'on naisse aujourd'hui comme « préparé » à la lecture de Proust... Avec celle de Gide, il en va tout autrement ; les témoignages des enseignants, proches de la jeunesse universitaire, concordent là-dessus : on lit Gide, assurément — le tirage et la vente de ses livres l'attestent —, mais on le « comprend » moins (entendons le mot en son sens quasi étymologique), il paraît échapper à ceux-là mêmes qu'il séduit d'abord, et cela dans un monde contestant et contesté où il semblerait que le message gidien fût exactement attendu<sup>2</sup>...

Trois raisons, peut-être, expliquent cette situation paradoxale. Il importe d'abord de constater que le message de Gide — message multiforme d'affranchissement, de lutte contre les tabous, les scléroses, les traditions —, l'essentiel de ce message a été

1 Paul Souday, « André Gide », art. du *Temps* du 25 juillet 1911 (repris dans son *André Gide*, Paris, Kra, 1927, p. 7).

2 « Gide, maître à contester », écrivait-on récemment (Paul Morelle, art. de *Tendances*, n° 57, février 1969) ; ce « titre » paraît en lui-même contradictoire — et pourtant, Gide n'est-il pas en vérité l'un des rares à qui il puisse être décerné en son plein sens ?

entendu, assimilé et fait partie intégrante (donc anonyme) de la mentalité d'aujourd'hui; ainsi y avait-il grand besoin qu'en 1897 (et beaucoup plus tard encore) un poète proclame: « Il ne me suffit pas de lire que les sables des plages sont doux; je veux que mes pieds nus le sentent<sup>3</sup>... » Mais l'invite a maintenant perdu beaucoup de sa puissance de choc, de sa vertu dérangeante et scandaleuse<sup>4</sup>... De même, le long combat pour Corydon, la critique d'une religion moralisante et mutilante, la campagne anti-colonialiste, la lutte contre tous les totalitarismes politiques..., s'ils conservent hélas leur urgente actualité, sont trop bien devenus le partage de tous pour que s'impose encore la référence explicite à Gide. Ainsi sa victoire même le dessert-elle. L'irremplaçable maître de liberté, celui qui apprend à chacun à aller dans son sens, à devenir, avec exigence et lucidité, ce qu'il est, il est maintenant à chercher en deçà des modalités transitoires que son œuvre et son action ont dû revêtir; ce qui n'est ni moins exaltant, ni moins efficace, mais sans doute plus difficile.

S'il a contre lui d'avoir réussi, Gide a d'autre part le malheur d'être mort. Son rôle d'éveilleur, d'entraîneur, d'inquisiteur, il le jouait par son existence même. Après la première Guerre mondiale, il était devenu, et demeura durant trois décennies, une référence vivante pour le public et la jeunesse en particulier. Chacun de ses actes, chacune de ses paroles étaient attendus, avaient une résonance unique; que cette attente fût sympathique ou hostile, elle donnait à la « gloire » de Gide son caractère original. Quelles que fussent d'ailleurs leurs positions, combien auraient pu dire ce que Claudel lui écrivit un jour: « Vous êtes de ces gens dont l'existence a une valeur de parabole<sup>5</sup> ». Cette action, cette influence étaient donc foncièrement liées au développement de l'œuvre dans le temps, à l'imprévisible vie de l'auteur: il était, par excellence, le *contemporain*, — le « Contemporain capital », suivant le mot fameux d'André Rouveyre<sup>6</sup>. Et jusqu'à sa fin, on n'a

<sup>3</sup> *Les Nourritures terrestres*, livre I (*Romans* [...]), Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1958, p. 164).

<sup>4</sup> Même si les hommes de la civilisation moderne des plages rejettent l'« apologie du dénuement » que sont les *Nourritures* (préface de 1927, vol. cité, p. 250) et, comme Camus, « n'aime[nt] pas la façon dont Gide exalte le corps » (« l'Été à Alger », *Noces* [*Essais*], Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1965, p. 69)...

<sup>5</sup> Lettre du 25 juillet 1926 (*Correspondance* Claudel-Gide, éd. R. Mallet, Paris, Gallimard, 1949, p. 245).

<sup>6</sup> Titre de ses articles parus dans *les Nouvelles littéraires* des 25 octobre, 8 et 22 novembre 1924 (repris, sans leur titre, dans son livre *le Reclus et le retors*, Paris, G. Crès, 1927).

jamais su « ce qui pouvait encore arriver avec lui », avec cet homme qui a « gardé jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême vieillesse et jusqu'à la mort », cette *jeunesse* dont Henri Michaux disait : « La jeunesse, c'est quand on ne sait pas encore ce qui va arriver<sup>7</sup> . . . » À une œuvre et un homme aussi indissolublement liés dans le temps de la vie — sans qu'on puisse pourtant, de toute évidence, dire de Gide comme, à des degrés divers, de Cocteau ou de . . . Sacha Guitry, que le *personnage* dépassait l'œuvre —, la mort ne peut que porter un rude coup : il n'est plus possible d'en attendre l'imprévisible. Le soir du 19 février 1951, un autre Gide naissait ; ou, plus exactement, une nouvelle façon de le lire.

De cette intime liaison de l'œuvre avec la vie de l'homme Gide — mieux : de leur identité même, découle enfin une troisième difficulté pour le lecteur d'aujourd'hui. « Pour connaître Gide, par quel livre faut-il commencer ? » Sans doute est-il impossible de répondre à cette question. Chaque  *récit*, chaque  *sottie* n'offre qu'une image partielle ;  *les Faux-Monnayeurs*, le  *Journal* livrent-ils leur richesse au lecteur s'il ne connaît déjà . . . tout le reste ? « Commencer par les Mémoires » est peut-être la réponse la moins maladroite — mais quelle différence entre  *Si le grain ne meurt* découvert par un œil neuf et celui qu'on relit après tous les autres livres de Gide ! En vérité, il n'est probablement pas d'autre écrivain dont on puisse dire à ce point que l'œuvre et l'existence constituent une indissociable totalité vivante. Essayant de décrire à sa mère la « complexité inextricable de [ses] émotions », le jeune André Gide évoquait le mot de Renan, dans sa préface à  *l'Avenir de la Science*, disant « que, dans sa jeunesse, ses idées étaient comme des  *fardeaux branchus* et qu'il ne pouvait les remuer sans les accrocher les uns aux autres<sup>8</sup> ». Ainsi de son œuvre à lui, à la fois  *une* et divisée en trente ouvrages qui s'appellent, se répondent, s'opposent, se complètent ; on ne peut tirer un rameau sans que toute la branche, tout le buisson, toute la haie viennent avec . . . Même si les  *opera omnia* de Gide ne dépassent pas de beaucoup, quantitativement, les trois mille pages de  *la Recherche du Temps perdu*, on comprend qu'il soit plus malaisé d'atteindre sa figure vivante, dans le déchiffrement d'une structure diversifiée presque à l'infini, que celle de Proust dans son harmonieuse « cathédrale ».

<sup>7</sup> Cela a été heureusement développé par Auguste Anglès dans son exposé : « Gide et nous » de la Décade Gide (1964) de Cerisy ( *Entretiens sur André Gide*, sous la direction de M. Arland et J. Mouton, Paris — La Haye, Mouton & Cie, 1967, pp. 243-256).

<sup>8</sup> Lettre du 26 mars 1892 (v.  *Correspondance* intégrale de Gide avec sa mère, éd. Cl. Martin, Paris, Gallimard, à par. en 1970), fragment cité par Jean Delay,  *la Jeunesse d'André Gide*, Paris, Gallimard, 1957, t. II, p. 162.

Sans doute n'y a-t-il pas de relation délibérée entre cette difficulté originale qu'offre aujourd'hui la lecture de Gide et le renouveau des études le concernant; mais ce regain (le mot est d'ailleurs inexact, car les travaux récents ou en cours sont pour une bonne part de genres *différents* de ce qui fut fait jusqu'ici) est incontestable, et semble répondre à un besoin. L'approche du Centenaire, en conférant à ces études une actualité de mode, n'a fait que confirmer une « remontée » qu'attestaient des signes d'autant plus intéressants qu'ils n'étaient pas d'ordre universitaire: même si le journaliste qui demandait à des lycéens parisiens, au lendemain de la « révolution de Mai », s'ils lisaient « Gide, Claudel? » s'entendait brutalement répondre: « Râpés! »<sup>9</sup>, d'autres enquêtes ont montré qu'il sortait enfin « du purgatoire »<sup>10</sup>, en même temps que, depuis trois ans environ, le nombre des textes et des travaux publiés ou entrepris accuse une croissance sensible, en sorte qu'il a paru utile de refaire aujourd'hui « le point » des études gidiennes<sup>11</sup>.

Hormis quelques textes brefs offerts dans les cahiers spéciaux que plusieurs revues ont publiés à l'occasion du Centenaire<sup>12</sup> aucun inédit important n'a surgi. On sait d'ailleurs qu'il ne fallait pas s'attendre à la révélation posthume de livres achevés et restés inconnus. D'œuvres ébauchées et dont seuls des fragments avaient été rédigés, comme le drame de *Sylla*, la comédie du *Curieux malavisé* (tous deux entrepris par Gide entre *l'Immoraliste* et *la Porte étroite*), le *Récit de Michel* (de 1902), *Mané Thékel Pharès* (roman commencé vraisemblablement en 1939), etc., l'édition future n'ajoutera pas des volets essentiels à l'ensemble

<sup>9</sup> Enquête « Corneille et Racine, ça suffit », propos recueillis par Gilles Lapouge, *la Quinzaine littéraire*, n° 54, 16-31 juillet 1968, p. 25.

<sup>10</sup> Numéro spécial du *Magazine littéraire* (n° 14, janvier 1968), enquête de Colette Goudard: « Gide est toujours lu » (pp. 26-27). V. aussi l'enquête de P. Morelle dans le numéro de *Tendances* cité *supra*, n. 2, pp. 14-15, et la « Table ronde: André Gide et la nouvelle génération » des *Entretiens de Cerisy* (*supra*, n. 7), pp. 119-145.

<sup>11</sup> Cet article se situe donc dans le prolongement de: Claude Martin, « État présent des études gidiennes (1951-1963) », paru dans *Critique*, n° 206, juillet 1964, pp. 598-625, dont il ne reprendra pas, en principe, les indications.

<sup>12</sup> Ainsi dans le présent numéro d'*Études littéraires*, dans celui de l'*Australian Journal of French Studies*, vol. VII, n° 1, janvier-avril 1970, etc. . . . et dans le premier *Cahier André Gide* annuel (Paris, Gallimard, 1969) publié par l'Association des Amis d'André Gide (association internationale fondée en 1968 et qui rassemble vite plus de trois cents adhérents de plus de quinze pays différents; son but est de faciliter les échanges, les informations, les travaux et publications concernant Gide; son siège est à Paris (VII<sup>e</sup>), 17, rue de l'Université).

aujourd'hui connu. Des deux scénarios de films que Gide voulut tirer de ses propres livres, l'un, inachevé, *la Symphonie pastorale*, a été publié<sup>13</sup>, l'autre, complet, reste encore inédit: *Isabelle*. Quant aux trente-quatre entretiens radiophoniques qu'il eut avec Jean Amrouche en 1949, Gide lui-même avait strictement interdit la publication de leur transcription, mais de larges extraits, choisis et présentés par Jean Lescure, en sont maintenant disponibles sur deux disques (éd. Adès).

Plus intéressante peut-être, plus « éclairante » sera l'édition soigneuse, critique et commentée, des grandes œuvres à partir de leurs manuscrits et des documents susceptibles de leur donner leurs pleines résonances. La dispersion des autographes, la répugnance jalouse de maints collectionneurs à montrer leurs trésors rendent l'entreprise assurément malaisée, et l'on n'est pas près, par exemple, de disposer d'une telle édition des *Faux-Monnayeurs*<sup>14</sup>, sans parler des difficultés quasi inextricables de celles de *Si le grain ne meurt*<sup>15</sup> ou, davantage encore, du *Journal* (et pourtant, il n'est guère concevable que des études sérieuses du *Journal* se fondent sur le texte tel qu'il a été publié, avec toutes ses coupures, ses lacunes voulues ou non, ses erreurs de classements...). Des travaux plus modestes ont donc inauguré la série des éditions critiques de Gide: celles de *la Symphonie pastorale*<sup>16</sup>, de *Per-séphone*<sup>17</sup> ont été menées à terme; celle de *la Porte étroite* est en bonne voie<sup>18</sup>. Ce n'est que lorsqu'un certain nombre de ces monographies auront été faites que l'on pourra utilement envisager une nouvelle édition des *Œuvres vraiment complètes* qui remplacera la collection inachevée, lacunaire et établie sans rigueur, des quinze volumes parus entre 1932 et 1939. On rêve même de cette édition idéale — et irréalisable — où la *totalité* des écrits d'André

<sup>13</sup> Dans l'édition critique de *la Symphonie pastorale*, établie et publiée avec introduction, notes, documents et bibliographie par Claude Martin, Paris, Minard, Lettres Modernes, coll. « Paralogues », 1969.

<sup>14</sup> Dont le manuscrit principal appartient à un collectionneur parisien. Mais un universitaire brésilien, professeur à l'Université de Toronto, a pu étudier et publier un manuscrit fragmentaire aujourd'hui conservé au British Museum (Silviano Santiago, « Fragmento de *les Faux-Monnayeurs* (Edição de um manuscrito inédito) », *Revista do Livro*, n° 29-30, 1966, pp. 50-94).

<sup>15</sup> Signalons ici que deux versions d'une page inédite de *Si le grain* ont été publiées récemment dans *le Républicain d'Uzès* du 19 juillet 1969, puis dans le *Bulletin d'informations* de l'Association des Amis d'André Gide, n° 5, 15 octobre.

<sup>16</sup> V. *supra*, note 13.

<sup>17</sup> Édition établie par Patrick J. Pollard, Genève, Droz, à paraître en 1970.

<sup>18</sup> Préparée par Marisa di Biase, de l'Université de Milan.

Gide apparaîtraient à la fois dans leur succession chronologique, mais aussi en respectant les concomitances contradictoires, les parallélismes subtilement inexacts, les possibles simultanément incarnés et critiqués... : œuvres de fiction, essais, journal s'entrelaceraient pour en composer le texte, avec l'accompagnement polyphonique constant des *correspondances*.

Nul amateur de Gide ne laisse en effet d'accorder maintenant une importance primordiale, due au caractère original de cette œuvre que nous tentions plus haut d'évoquer, à la divulgation de son abondante correspondance; plus qu'un complément documentaire, elle est partie intégrante et active de cette œuvre. Depuis 1964, alors qu'avaient été déjà publiés en volumes les échanges de lettres de Gide avec vingt et un correspondants<sup>19</sup>, deux ensembles importants ont vu le jour: les *Correspondances* de Gide avec André Rouveyre<sup>20</sup> et, surtout, avec Roger Martin du Gard<sup>21</sup>; et des revues ont publié treize lettres de Gide à Joseph Conrad<sup>22</sup> et vingt-six lettres à Georges Simenon<sup>23</sup>. Prêts à sortir, les volumes des correspondances de Gide avec sa mère, avec François Mauriac, Jacques-Émile Blanche, Henri de Régnier, Pierre de Massot<sup>24</sup> porteront à plus de deux mille, compte tenu de toutes celles qui ont également paru dispersées dans des journaux ou périodiques, le nombre des lettres de Gide divulguées à ce jour. Constatant, dans la liste des publications achevées ou projetées, l'absence de noms d'amis aussi importants que (nous n'en citerons qu'une

19 Correspondances avec R. Bonheur, Chr. Beck, Fr. Jammes, M. Proust, P. Claudel, Ch. Du Bos, R. Schwob, Cl. Mauriac, M. Lime, R. M. Rilke, S. Marye, E. Dabit, P. Valéry, W. Schuermans, E. Verhæren, M<sup>me</sup> Mayrisch, M. Jouhandeau, Ch. Péguy, E. Gosse, A. Suarès, A. Bennett. V. notre « État présent » cité *supra*.

20 Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin, Paris, Mercure de France, 1967; v. aussi Cl. Martin, « Gide et le singulier retors (Compléments à la Correspondance Gide-Rouveyre) », *Australian Journal of French Studies*, vol. VII, n° 1, janvier-avril 1970.

21 Édition préfacée par Jean Delay, Paris, Gallimard, 1968, 2 vol.

22 Présentées par Ivo Vidan, *Studia Romanica et Anglica Zagrabienisa*, n° 24, 1967, pp. 145-168. Une édition plus complète de cette correspondance est préparée par Nicholas Sims (de McGill University, Montréal).

23 Publiées par Miron Grindea, *Adam*, n° 328-330, 1969, pp. 26-49.

24 *Correspondance avec sa mère* (p.p. Cl. Martin, Paris, Gallimard, à paraître en 1970), avec *Henri de Régnier* (p.p. David J. Niederauer, Genève, Droz, à paraître en 1970), avec *François Mauriac* (p.p. Jacqueline Morton), avec *Jacques-Émile Blanche* (p.p. Georges-Paul Collet), avec *Pierre de Massot* (p.p. Jacques Cotnam). Un inventaire complet des volumes parus et en préparation a été dressé dans le *Bulletin d'informations* n° 2 de l'Association (15 juillet 1968).

quinzaine...): Pierre Louÿs, Marcel Drouin, Eugène Rouart, Maurice Quillot, André Ruÿters, Henri Ghéon, Maurice Denis, Jean Schlumberger, les Van Rysselberghe, Jacques Copeau, François-Paul Alibert, Jacques Rivière, Valéry Larbaud, Dorothy Bussy, Jean Cocteau, Jef Last<sup>25</sup>... , voilà qui laisse prévoir que le jour n'est pas proche où l'on pourra prétendre connaître la correspondance générale d'André Gide! Il était toutefois d'ores et déjà utile que l'on entreprît d'établir un répertoire chronologique de toutes les lettres connues, indiquant pour chacune la date, le nom du destinataire, la situation actuelle de l'autographe et éventuellement la référence de publication<sup>26</sup>: on voit l'intérêt d'un tel instrument de travail pour celui qui cherche à replacer les œuvres et le journal de Gide dans le contexte le plus complet et le plus précis possible de sa biographie.

Parallèles aux correspondances, les *témoignages* sont également précieux de ceux qui ont été intimement liés à Gide. Hormis les récits de quelques « brèves rencontres » d'intérêt secondaire<sup>27</sup>, les années récentes n'ont guère vu paraître de mémoires de cet ordre, mais d'importants manuscrits sont en voie d'édition: ainsi le recueil des *Gidiana* auquel Jean Schlumberger avait pu mettre la dernière main avant de mourir; ainsi et surtout — il s'agit là du document capital, sans équivalent concevable — les dix-neuf épais cahiers que, quotidiennement, du 11 novembre 1918 jusqu'aux dernières heures de la vie de Gide, sa grande amie M<sup>me</sup> Théo Van Rysselberghe, la « Petite Dame<sup>28</sup> », emplit de ses

<sup>25</sup> Nous n'avons cité que les correspondants pour lesquels nous savons qu'existent, dans diverses archives publiques ou privées, d'importants ensembles de lettres. Des éditions sont en préparation des correspondances avec P. Louÿs (par J. Naville), J. Schlumberger (par Schlumberger lui-même), F.-P. Alibert (par C. Martin), D. Bussy (par J. O'Brien et J. Lambert), J. Cocteau (par A. K. Peters)...

<sup>26</sup> Ce travail de longue haleine a été entrepris par une équipe, qui inventorie toutes les lettres publiées ou encore inédites — grâce, dans ce dernier cas, à la coopération de tous les détenteurs d'autographes qui répondent à l'appel lancé dans le *Bulletin* de l'Association pour le « repérage » des lettres dispersées.

<sup>27</sup> Ainsi les relations furtives et épisodiques que le Gide des dernières années eut avec tel ou tel adolescent enthousiaste, comme François Augiéras (*Une adolescence au temps du Maréchal*, Paris, Christian Bourgeois, 1968, chap. X), André Calas (« Brèves rencontres », *Arcadie*, n° 165, septembre 1967, pp. 411-415), etc. Le Centenaire a d'ailleurs été l'occasion de la publication de divers menus souvenirs dans les numéros spéciaux d'hebdomadaires comme le *Figaro Littéraire* (n° du 18 août 1969, avec Jean Grenier, Robert Mallet et Louis Martin-Chauffier) ou *Spécial* (n° du 10 septembre 1969, avec Jean Denoël, Catherine Gide, Jean Meyer et Michel de Saint-Pierre)...

<sup>28</sup> Dont on a récemment réédité les « œuvres complètes », mince volume qui montre la vigueur et la finesse de cet écrivain discret qui s'était choisi le



*Notes pour l'histoire authentique d'André Gide*: cette longue et précise chronique, émaillée de portraits comme « M<sup>me</sup> Théo » savait les tourner, de mots saisis au vol, de dialogues fidèlement rapportés, non seulement nous offre l'image extraordinairement vivante d'un Gide intime et détendu (il n'a *jamais* appris l'existence de ces cahiers), mais on y voit naître et se développer ses idées, ses projets, ses œuvres; tantôt recoupant le *Journal*, mais dans un éclairage naturellement différent, tantôt le complétant, et souvent sur des points capitaux où Gide s'était tu, ces *Notes* auront pour tous les lecteurs d'aujourd'hui, sans nul doute, le très haut prix que leur attachait Martin du Gard, à qui l'auteur les avait lues intégralement<sup>29</sup>. Gide ne dit-il pas un jour — c'est un mot que nota la « Petite Dame », et qu'elle mit en épigraphe à l'un de ses cahiers: « Les femmes n'ont rien à dire et tout à raconter »? . . .

Peut-être ne devons-nous pas attendre la révélation de beaucoup d'autres témoignages ou souvenirs dont Gide soit la figure centrale. Il faut pourtant espérer, par exemple, que les mémoires de celui qui fut son secrétaire durant quelques années à partir de 1908, Pierre de Lanux — le petit-fils du « Brave Créole », modèle du vieux La Pérouse des *Faux-Monnayeurs* —, soient retrouvés et publiés<sup>30</sup>, et que soit rendu accessible au public français le livre que Jef Last a naguère consacré en hollandais à *Mon ami André Gide*<sup>31</sup> — histoire d'une amitié confiante qui ne s'affaiblit point de 1934 à 1951 . . . Ainsi, pierre à pierre, seront rassemblés les matériaux indispensables pour la construction complète et vivante de ce qui sera beaucoup plus que la « biographie d'un écrivain », mais la résurrection d'une *aventure* toujours ouverte, d'une existence inépuisable. Car si l'on était tenté de voir, dans l'importance que nous accordons à ce genre de documents, une préférence pour les méthodes traditionnelles de la critique biographique et historique, on se tromperait fort: c'est dans la mesure même

---

pseudonyme de « M. Saint-Clair »: *Il y a quarante ans* suivi de *Strophes pour un rossignol* et de *Galerie privée* (Paris, Gallimard, 1968).

<sup>29</sup> L'édition (pourvue des notes indispensables, et enrichie de documents annexes rassemblés par M<sup>me</sup> Van Rysselberghe elle-même) en sera préfacée par Louis-René des Forêts (à paraître chez Gallimard, ainsi que les *Gidiana* de J. Schlumberger).

<sup>30</sup> Deux fragments en sont déjà connus: « Le ménage de Gide » (*le Figaro littéraire*, 13 décembre 1952) et « Chez André Gide, Villa Montmorency » (*la Nouvelle N. R. F.*, n. 20, août 1954, pp. 350-353).

<sup>31</sup> *Mijn vriend André Gide*, Amsterdam, Van Ditmar, 1966. Cf. notre article: « Ce fou de Jef . . .: André Gide et Munich », à paraître dans la *Revue des Sciences Humaines*.

où Gide nous apparaît comme l'exemple privilégié, et peut-être unique, d'un créateur dont la vie personnelle et les « productions » littéraires ne se peuvent dissocier, qu'il y aura, à nos yeux, plus de profit à l'interroger au moyen des grilles interprétatives plus modernes, thématique, formaliste ou structuraliste... Plus de profit, et sans doute aussi plus de difficulté : il est frappant de constater que dans l'abondant gibier poursuivi par les « néo-critiques » de toutes obédiences, Gide ne figure pas au tableau de chasse<sup>32</sup>.

Il est du reste non moins frappant de s'apercevoir que, à y regarder de près, en dépit de l'allure « biographique » de la plupart des livres qui ont été consacrés à Gide, il n'existe toujours pas de biographie au sens le plus modeste, mais strict, du mot<sup>33</sup>. Le titre même de la récente thèse de Daniel Moutote : *le Journal de Gide et les problèmes du Moi*<sup>34</sup> indique un propos plus ambitieux et, en fait, ces sept cents grandes pages se bornent à suivre pas à pas, de 1889 à 1925, les seules données du *Journal*, parfois éclairées par quelques correspondances ou autres documents déjà publiés, en s'efforçant de trouver à chacun des vingt-neuf cahiers un caractère particulier qui en ferait l'unité<sup>35</sup>, et de définir ainsi les étapes successives par lesquelles Gide est passé de « l'idéalisme mystique et poétique » de ses vingt ans à cette « discipline de « l'artiste » » à laquelle l'auteur le voit soumis lorsqu'il achève *les Faux-Monnayeurs*. Sans qu'il soit question de contester ici l'intérêt de ce travail monumental, on peut néanmoins observer que l'ouvrage de Jean Delay sur *la Jeunesse d'André Gide*<sup>36</sup> qui, lui, se présentait comme une biographie,

32 À l'exception des quelques pages, au demeurant d'une très grande pénétration, de Georges Poulet dans l'Introduction (pp. 7-40) de son recueil d'études sur *le Point de départ* (Paris, Plon, 1964).

33 Malgré le sous-titre de son édition anglaise (« A Critical and Biographical Study » en 1951, « A Critical Biography » en 1968), le petit livre de George D. Painter (*André Gide* (rééd. revue), Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1968 ; trad. franç., Paris, Mercure de France, 1968) ne mérite nullement ce nom de biographie. Frederick Brown (de l'Université de l'État de New York) a entrepris un ouvrage qui répondra réellement, dans des limites restreintes, à ce besoin (à paraître en 1971), L'auteur du présent article prépare également une *Vie d'André Gide*, en plusieurs volumes, dont le premier (tome II : 1895-1909) est en voie d'achèvement.

34 Paris, P. U. F., Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Montpellier, 1968.

35 On se rappelle en effet que Gide avait adopté, pour l'édition de son *Journal* dans les *Œuvres complètes*, cette division en Cahiers, division qu'il abandonna pour la publication plus complète de la Bibliothèque de la Pléiade.

36 Paris, Gallimard, 2 vol., 1956-57.

réussit sans doute mieux à exposer et définir ces « problèmes du Moi »...

Des trois petits livres actuellement disponibles en langue française qui proposent au lecteur une initiation synthétique à l'œuvre et à la figure de Gide<sup>37</sup>, on a récemment réédité celui de Jean-Jacques Thierry dans une collection de poche, sous une forme toutefois regrettamment abrégée<sup>38</sup>. Est venu s'ajouter sur ce rayon l'essai de Maurice Maucuer, qui porte un beau titre: *Gide, l'indécision passionnée*<sup>39</sup>, et offre une image vivante, mobile, respectueuse de la multiplicité gidienne que souligne la première épigraphe du livre, extraite de la quatrième « Lettre à Angèle »: « Se contredire... quelle belle carrière! ». La ferveur lucide de l'auteur est indéniable; on peut cependant craindre que l'insistance avec laquelle il démonte cette œuvre « à double fond », cet art qui « tient de la prestidigitation », cette « déroutante virtuosité à jongler avec les idées les plus graves »... ne donne au profane l'impression d'une rebutante inconsistance — et ce, en dépit d'avertissements aussi heureusement formulés que, entre autres, celui-ci: « Dans ces allées et venues, dans ces palinodies, qu'on n'aille pourtant pas voir un jeu, ou l'expression d'un scepticisme désabusé ou sarcastique; pas davantage la recherche d'une sorte de syncrétisme satisfaisant pour l'esprit. Refusant le confort de l'indifférence comme celui de la foi, l'attitude de Gide reste incommode et passionnée (p. 27) ». La brochure de Vinio Rossi — déjà auteur d'une excellente étude sur les années où se constitua l'essentiel de l'esthétique gidienne<sup>40</sup> — est moins ambitieuse et se borne en quarante-cinq pages à un exposé critique très clair, fait d'un point de vue rigoureusement « esthétique », des principales œuvres classées par « genres »<sup>41</sup>. Également en langue anglaise, l'essai de Ben Stoltzfus décrit l'itinéraire spirituel de Gide sous une forme assez neuve, suivant les différents « aigles »

37 Marc Beigbeder, *André Gide* (Paris, Éd. Universitaires, Coll. « Classiques du XX<sup>e</sup> siècle », 1954), Jean-Jacques Thierry, *Gide* (Paris, Gallimard, Coll. « la Bibliothèque Idéale », 1962), Claude Martin: *André Gide par lui-même* (Paris, Éd. du Seuil, Coll. « Écrivains de toujours », 1963). Le premier et le troisième ont été revus et réimprimés à plusieurs reprises.

38 Paris, Gallimard, Coll. « Pour une bibliothèque idéale », 1968. Le vol. de 1962 y a été amputé des portraits initiaux (« L'Homme »), de toute la partie anthologique (« Pages » et « Phrases »), de la phonographie et des illustrations.

39 Paris, Éd. du Centurion, « Œuvres et Pensée », 1969.

40 Vinio Rossi, *André Gide. The Evolution of an Aesthetic*, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1967.

41 Vinio Rossi, *André Gide*, New York et Londres, Columbia University Press, « Columbia Essays on Modern Writers », 1968.

que, tel Prométhée, il a successivement nourris et vaincus pour réaliser son œuvre<sup>42</sup>; il y a certes quelque chose de plaisant mais aussi d'un peu forcé dans ce cortège de métaphores ornithologiques, mais l'étude est suggestive et le chapitre, notamment, sur « Saül, Œdipe et Dieu », doit retenir l'attention de beaucoup.

Il est d'ailleurs remarquable que l'on voie toujours se multiplier les livres et articles qui s'efforcent de cerner l'évolution de la pensée religieuse de Gide. L'essai de Maurice Maucuer s'achève en résumant l'œuvre de ce point de vue : « Ce Dieu qui *n'existe que dans l'homme et par l'homme*, Gide le dresse contre les faux dieux qu'il n'a cessé de dénoncer [...]. Le Dieu de Gide, le seul, dit-il, *que je peux et veux adorer, c'est le Fils de l'Homme*, l'Homme-dieu [... II] peut reprendre en un sens nouveau, où se résume sa pensée, la promesse diabolique : *et eritis sicut dei* (p. 154-5) ». Malgré leurs titres apparemment divergents, et leurs méthodes critiques très différentes, les deux derniers ouvrages d'Enrico U. Bertalot et de H. J. Nersoyan<sup>43</sup> aboutissent à des conclusions fort proches ; longue « attente de Dieu [...] tragiquement déçue » suivant le premier, qui montre comment la « lutte acharnée pour croire » se termina sur « une sereine et lucide acceptation de ce qui était pour lui la condition humaine », la vie de Gide apparaît aux yeux du second comme un effort continu pour « atteindre Dieu au delà du dieu du théisme ». Autant que l'essai, plus proprement littéraire et psychologique, de Bertalot, celui de Nersoyan, où l'on sent un auteur formé aux études théologiques, contribue à renouveler notre lecture des œuvres, sinon la vision jusqu'ici admise du dessin d'ensemble de l'aventure religieuse de Gide — que d'autres critiques tentent pourtant de remettre en question en examinant de plus près le rôle du *diable*<sup>44</sup>, la relation très singulière, tout à la fois proclamée de façon provocante et dissimulée, qu'il a essayé d'avoir avec le Prince dont le triomphe est absolu quand on croit qu'« il n'existe pas ». Au fond, la grande question n'est-elle pas de préciser à quel moment de sa vie — et pourquoi, et comment — il y eut chez Gide — non certes sans méandres et retours posté-

<sup>42</sup> Ben Stoltzfus, *Gide's Eagles*, Carbondale-Edwardsville, Ill., Southern Illinois University Press, « Crosscurrents/Modern Critiques », 1969.

<sup>43</sup> E. U. Bertalot : *André Gide et l'attente de Dieu*, Paris, Minard, Coll. « Bibliothèque des Lettres Modernes », 1967 ; H. J. Nersoyan, *André Gide. The Theism of an Atheist*, Syracuse, N.Y., Syracuse University Press, 1969.

<sup>44</sup> V. Graeme D. Watson, « Gide and the Devil » (*Australian Journal of French Studies*, vol. IV n° 1, janvier-avril 1967, pp. 86-96), José-Maria Souviron, « El Demonio en André Gide » (*Cuadernos Hispano-americanos*, janvier 1967, pp. 42-51), etc. Sur *Gide et le Diable*, on attend une grande thèse de George Strauss (de Melbourne).

rieurs — un conscient « refus de la Grâce », l'adoption d'une réelle attitude diabolique ? C'est notamment ce que s'efforce de montrer, avec une rigueur lucide qu'anime un profond amour pour l'homme Gide, Henri Rambaud, en plusieurs articles récents<sup>45</sup>.

Si les études stylistiques sur Gide manquent toujours, comme nous le constatons déjà il y a cinq ans — cinq années pendant lesquelles on n'a pu lire *aucun* article de cet ordre<sup>46</sup> —, le nombre des travaux sur la technique romanesque ou plus précisément consacrés à chacune des œuvres de notre auteur s'est notablement enrichi. *La Porte étroite*, surtout, paraît avoir requis les exégètes : elle a fait l'objet de deux petits livres<sup>47</sup> et de plusieurs articles<sup>48</sup>, préparant utilement l'étude complète qui devra en accompagner la prochaine édition critique. On s'est interrogé sur les personnages des *Caves du Vatican*<sup>49</sup>, sur la structure de la sotie<sup>50</sup> ; on a précisé le sens du *Prométhée mal enchaîné* et de son comique<sup>51</sup> . . . Mais il semble que la critique s'attache main-

45 V. « André Gide et l'art du clair-obscur » (dans les *Entretiens* de Cerisy déjà cités, pp. 271-300), « Gide, tel qu'il se savait » (*Le Figaro littéraire*, 18 août 1969, pp. 8-9), « la Phrase de Madeleine » (dans le *Cahier André Gide*, I, 1969).

46 À la seule exception, à notre connaissance, d'un bref et superficiel article : « l'Homme et l'écriture » d'Henry Sarly (*Spécial*, 10 septembre 1969, pp. 50-52), de qui un ouvrage sur *la Syntaxe gidiennne* doit paraître en 1970. Cf. pp. 624-625 de notre « État présent » précité.

47 Si celui de J. C. Davies (*Gide : « l'Immoraliste » and « la Porte étroite »*, Londres, Edward Arnold, « Studies in French Literature », 1968) est court mais irréprochable, celui de Pierre Trahard (*« la Porte étroite » d'André Gide*, Paris, La Pensée Moderne, coll. « Mellottée », 1968), qui prétend se fonder sur « une base historique et documentaire solide [...] qui a nécessité de longues et difficiles recherches », est en réalité une compilation hâtive, qu'on trouvera utile en ce qu'elle rassemble commodément des documents jusqu'ici dispersés, mais qui fourmille d'erreurs de détail et qui, suivant un plan très scolaire (« le drame » — « l'art » — « la forme » . . .) mêle le banal et le contestable.

48 Signalons ceux de Michel Lioure : « le *Journal* d'Alissa dans *la Porte étroite* » (*l'Information littéraire*, vol. XVI, n° 1, janvier-février 1964, pp. 39-45), d'Albert Sonnenfeld : « Baudelaire et Gide : *la Porte étroite* » (*la Table Ronde*, n° 232, mai 1967, pp. 79-90), de Bernard Duchatelet : « Alissa, sœur de Juliette » (*Neophilologus*, vol. LII, n° 4, octobre 1968, pp. 366-376).

49 Graeme D. Watson, « Protos » (*Australian Journal of French Studies*, vol. III, n° 1, janvier-avril 1966, pp. 16-21) ; James A. Grieve, « Lafcadio : A Reappraisal » (*ibid.*, pp. 22-35).

50 Maurice A. Gérard : « A Guide through the Vatican caves : A Study of the Structure of *les Caves du Vatican* » (*Wisconsin Studies in Contemporary Literature*, vol. VI, n° 3, automne 1965, pp. 330-345).

51 Marcel Gutwirth, « le *Prométhée* de Gide » (*Revue des Sciences Humaines*, n° 116, octobre-décembre 1964, pp. 507-519) ; Arnaldo Pizzorusso, « le *Prométhée mal enchaîné* et le secret du rire (*Revue d'Histoire Littéraire de la France*, t. LXVI, n° 2, avril-juin 1966, pp. 283-292).

tenant de plus en plus à l'étude des techniques littéraires chez Gide, à ce qui, dans ses recherches novatrices, le situe dans le grand mouvement de ce siècle qui a fait du roman le domaine tout à la fois de la création d'un monde et de la réflexion critique sur cette création même. Sans doute est-il encore trop tôt pour qu'une véritable synthèse de ce sujet soit menée à bien, mais le livre de W. Wolfgang Holdheim est déjà important et significatif, qui tente une étude structurale de plusieurs œuvres-types<sup>52</sup>.

Il ne saurait entrer dans notre propos de faire ici un panorama exhaustif des études gidiennes, mais seulement d'indiquer dans les secteurs principaux les dominantes des recherches actuelles. Un dernier domaine majeur est celui des œuvres d'André Gide critique et essayiste, qui jusque-là n'avait pas été spécialement étudié, encore que l'on s'accordât à reconnaître en lui l'auteur d'un des ensembles critiques les plus importants de ce temps<sup>53</sup>; tandis qu'un volume de la « Bibliothèque de la Pléiade » est en préparation, qui réunira tout ce qui est encore dispersé dans quinze livres — *Prétextes, Incidences, Divers, Interviews imaginaires, Feuilletés d'automne, Dostoïevsky, Journal des Faux-Monnayeurs*... — ou enfoui dans cent revues<sup>54</sup>, on pourra bientôt lire d'importants ouvrages sur ces aspects de la pensée gidienne : celui de Kevin M. O'Neill, *la Pensée et la critique littéraire de Gide et de son groupe jusqu'en 1914* proposera la synthèse de longues et minutieuses recherches dans les différentes revues auxquelles Gide apporta sa collaboration<sup>55</sup>; la grande thèse, très attendue d'Auguste Anglès sur *les Premières Années de la Nouvelle Revue française (1908-1914)*<sup>56</sup> a un épanouissement à la fois plus restreint (par ses limites chronologiques) et plus large (en ce qu'elle offre l'histoire critique complète et détaillée de toute la vie et de tous les aspects de l'activité du « groupe » pendant ces six années capitales). Si l'effort qu'on a fait pour montrer en Gide un « précurseur

<sup>52</sup> W. Wolfgang Holdheim, *Theory and Practice of the Novel. A Study on André Gide*, Genève, Droz, 1968. Une synthèse théorique constitue la première moitié du livre, la seconde (« Pratique ») étudie de près *Paludes*, le *Prométhée*, les *Caves* et les *Faux-Monnayeurs*.

<sup>53</sup> Depuis celui, bien connu, d'Henri Clouard (« André Gide critique littéraire », *Mercure de France*, n° 339, 1<sup>er</sup> août 1911, pp. 494-503), qui était plutôt un compte rendu des *Nouveaux Prétextes*, jusqu'à celui de J. C. Davies (« Gide as literary critic », *Modern Languages*, mars 1959, pp. 12-17), les articles sont restés très rares sur ce sujet.

<sup>54</sup> À paraître en 1971 (textes réunis, établis et annotés par Cl. Martin).

<sup>55</sup> L'auteur a déjà publié une étude très documentée sur « Gide and L'Ermitage » (*A. U. M. L. A.*, n° 20, novembre 1963, pp. 263-286).

<sup>56</sup> 2 vol. à paraître, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Idées ».

de la Nouvelle Critique » n'est sans doute pas très convaincant<sup>57</sup>, si ses admirations pour certains écrivains que la postérité a plus ou moins condamnés à l'oubli étonnent aujourd'hui, il n'en reste pas moins que celui-là est au premier rang, qui a su découvrir très tôt la plupart des auteurs les plus importants de son époque (Valéry, Claudel, Proust, Martin du Gard . . .) et construire, au delà de ses jugements particuliers, une doctrine esthétique cohérente.

Nous sommes loin d'avoir pu signaler ici toutes les contributions importantes que ces années récentes ont apportées à notre connaissance d'André Gide<sup>58</sup>; d'aucuns s'étonnent parfois des dimensions de la bibliothèque qui peut contenir aujourd'hui tout ce qu'on a déjà écrit sur l'homme et son œuvre, et jugent même que dans certains pays Gide est « surtravaillé » : ils n'ont pas complètement tort, et il est vrai que les critiques se répètent beaucoup, que directeurs de revues et éditeurs pourraient être plus sévères afin d'éviter une « inflation » somme toute dommageable. Nous croyons cependant avoir montré qu'il reste beaucoup à faire, et d'abord au niveau élémentaire de la publication rigoureuse des *textes* et de l'établissement des *faits*. S'il nous était permis de formuler un vœu — où nous serions persuadé d'être l'interprète de tous ceux qui, à travers le monde, consacrent leur ferveur et leurs efforts aux études gidiennes — ce serait de voir l'ensemble des travaux entrepris<sup>59</sup> aboutir, non pas à faire de Gide un auteur classé, connu, bien installé dans un Panthéon immobile, mais à montrer que les paupières de ce beau masque mortuaire ne sont

<sup>57</sup> George W. Ireland, « Gide et Valéry précurseurs de la Nouvelle Critique », dans les Entretiens de Cerisy sur *les Chemins actuels de la Critique* (sous la direction de Georges Poulet), Paris, Plon, 1967, pp. 37-62.

<sup>58</sup> Pour nous borner aux *livres* parus depuis notre recension de 1964, il aurait encore fallu citer celui de Wallace Fowlie (*André Gide, his Life and Art*, New York et Londres, McMillan, 1965), la thèse de Helen Watson-Williams (*André Gide and the Greek Myth*, Oxford, Clarendon Press, 1967), les quatre-vingts pages d'études gidiennes recueillies par Justin O'Brien dans *The French Literary Horizon* (New Brunswick, N. J., Rutgers University Press, 1967), l'essai de Jacqueline-M. Chadourne, *André Gide et l'Afrique* (Paris, A.-G. Nizet, 1968), et la thèse d'Alberta Labuda, *les Thèmes de l'Adolescence dans l'œuvre d'André Gide*, Poznam, 1968.

<sup>59</sup> Que les bibliographies courantes des *Bulletins d'informations* et des *Cahiers* publiés par l'Association des Amis d'André Gide s'appliquent à recenser le plus complètement possible. Signalons d'autre part que plusieurs recueils bibliographiques sont en préparation : celui de tous les écrits de Gide (publiés en volumes ou en périodiques) par Jacques Cotnam; celui des études le concernant, en français (par Cl. Martin) et en anglais (par Peter C. Hoy) (ces deux derniers à paraître aux Lettres Modernes, « Calepins de Bibliographie »). On dispose déjà d'une *Bibliographie d'André Gide en Italie*, remarquablement établie par Antoine Fongaro (Florence et Paris, Sansoni et M. Didier, 1966).

pas closes sur des yeux ayant enfin découvert « la fin », et qu'il demeure, mieux que le symbole : le moteur toujours vivant d'une aventure perpétuellement ouverte, l'interrogeur qui peut révéler à beaucoup leur secret.

*Université de Lyon*